

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXI

TOUT ce que vous voulez, chère enfant, je le veux. Vous le savez bien, répondit la marquise en souriant.

Vous êtes si bonne pour moi, murmura la jeune fille avec effusion.

—Est-ce donc être bon que de vous aimer ? je ne le crois guère, petite sœur, la bonté serait trop facile !

Les rameurs avaient entendu les premières répliques du dialogue précédent ; ils dirigèrent la chaloupe vers le bateau plat, et firent halte lorsqu'une distance très-courte sépara seule les deux embarcations. Les deux hommes qui maniaient l'épervier ôtèrent leurs bonnets de laine et saluèrent avec une rustique politesse. Le personnage au chapeau de paille et à la longue barbe ne fit pas un mouvement. On aurait pu le croire endormi, sans ses yeux largement ouverts et brillants comme ceux d'un basilic.

—Eh ! bien, mes amis, demanda Pauline, êtes-vous contents de votre pêche ?

—Comme ci, comme ça... répondit l'un des pêcheurs, ce n'est pas que le poisson manque, mais il se méfie... rapport à ce que l'eau est trop claire, voyez-vous ! Enfin, dans ce moment ici, on a beau travailler du matin jusqu'au soir, on a bien de la peine à gagner sa pauvre vie, madame la marquise... Ah ! dame ! oui.

—Vous me connaissez ? fit Pauline avec un peu d'étonnement.

—C'est sûr et certain que je vous connais ! Vous êtes la bonne dame du château, vous êtes la providence du pays, comme on vous appelle chez les pauvres gens. Tels que vous nous voyez, madame la marquise, nous sommes de Port-Marly, mon frère et moi, et à Port-Marly chacun vous aime et vous vénère.

—Avez-vous une nombreuse famille ? reprit la jeune femme.

—Ah ! grâce à Dieu, non ! nous ne sommes pas mariés... C'est déjà bien assez difficile de se nourrir soi-même, comment donc que nous nourririons des enfants !...

—Apportez au château votre pêche d'aujourd'hui, et dites de ma part au cuisinier de vous la payer le double de sa valeur.

—Nous n'y manquerons pas, madame la marquise, et grand merci de votre générosité.

Mathilde trouva quelque plaisir pendant un instant à voir les goujons argentés et les perches aux nageoires épineuses tomber des mailles du filet et se débattre au fond du bateau, puis elle se prit à plaindre ces pauvres poissons dont le seul avenir désormais était la poêle à frire, et elle témoigna le désir de continuer la promenade. Les rameurs appuyèrent aussitôt sur les avirons, et la chaloupe glissa rapidement sur les eaux calmes dans la direction de Saint Germain. Lorsqu'elle se trouva hors de la portée de la voix, l'homme à la longue barbe changea d'attitude et dit à l'un de ses compagnons :

—Mes compliments, compère Liseron ! tu as joué ton rôle à merveille !... aucun paysan de ces contrées n'aurait parlé plus naïvement ! Je t'admire parole d'honneur !

—Vous me flattez beaucoup, capitaine ! répondit le lieutenant avec une aimable modestie, je suis loin de mériter vos éloges, et cependant il est bien certain que dans mon jeune âge j'étais envie de me faire comédien.

—Tu aurais dû suivre cette vocation !... s'écria Lascars en riant, le Théâtre-Français se serait empressé de mettre à profit tes mérites !

Après un silence d'une ou deux minutes, Liseron reprit :

—Sans doute, capitaine, la demoiselle habillée de rose qui se trouvait avec madame d'Hérouville est la sœur de M. le marquis ?

—Oui, camarade... sa propre sœur.

—Elle est terriblement jolie, savez-vous, cette jeunesse.

—Ah ! tu trouves ?

—Je n'ai jamais rien vu de si beau ! Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?...

—Je suis homme de trop bon goût pour ne point trouver charmante mademoiselle d'Hérouville, mais mon enthousiasme a des bornes.

—Alors, ce n'est pas comme le mien... Je reste encore tout ébloui... Il me semble que je viens de regarder le soleil ! J'imagine que cette demoiselle est très-riche.

—Principalement riche, camarade.

—Cornes du diable !... le seigneur qui l'épousera ne fera point un vilain rêve, si chacun était le maître d'arranger sa destinée à sa guise, je n'en demanderais pas d'autre que celle-là, pour me trouver parfaitement heureux.

Ces paroles de Liseron produisirent sur Lascars un effet très-grand et très-imprévu, car, après les avoir entendues, il s'absorba dans une méditation si profonde que le lieutenant fut obligé de répéter à plusieurs reprises cette question :

—Capitaine, y a-t-il des ordres nouveaux ?

Enfin le baron tressaillit, comme un homme qu'on éveille brusquement, et il répondit :

—Retournons au Moulin-Rouge.

Les deux pirates de la Seine cessèrent aussitôt de jeter l'épervier, et, appuyant sur les avirons avec un ensemble parfait, ils dirigèrent le bateau plat vers le repaire des bandits. Lascars passa la soirée entière enfermé dans sa chambre. Il échafaudait laborieusement un grand projet, il examinait ce projet sous toutes ses faces et il en étudiait les diverses chances, heureuses ou défavorables. Au bout de quelques heures d'un travail acharné pareil à celui d'un écrivain qui s'efforce d'équilibrer de façon logique les situations et les incidents d'un scénario de drame, le baron parut avoir atteint le but qu'il se proposait.

Après tout, murmura-t-il presque à voix haute, la fortune aime les audacieux ! Jusqu'à ce jour, tout m'a réussi. Pourquoi mon étoile se voilerait-elle ?... La partie est dangereuse sans doute, mais l'enjeu mérite qu'on risque beaucoup ! J'ai confiance, et dès demain, je tenterai cette aventure qui sera la dernière. Comment diable se fait-il que jamais, jusqu'à ce jour, une idée si grandiose ne se soit présentée à mon esprit ? Parole d'honneur, je n'y comprends rien !...

Le lendemain, vers les deux heures, Tancrede, Pauline et Mathilde sortirent en voiture pour aller faire une promenade dans la forêt de Saint-Germain. Le carrosse qui les emportait venait à peine de franchir quelques centaines de pas au grand trot de ses vigoureux chevaux normands, lorsqu'un colporteur ayant sa balle sur les épaules se présenta au château et sollicita une entrevue avec la première fille de chambre de madame la marquise. Gertrude ne fit aucune difficulté d'accorder cette entrevue. Elle conduisit dans sa propre chambre le colporteur, qui n'avait point mauvaise mine, et son entretien avec lui dura plus d'une heure.

XXXII

—Qu'est-ce que ce porte-balle avait donc à vous dire de si intéressant ?... demanda en riant un des valets de chambre à la camériste, lorsque cette dernière fit son apparition à l'office, après avoir congédié le colporteur.

—Il venait solliciter ma protection auprès de madame la marquise... répondit Gertrude d'un air plein de morgue et d'importance.

—Et sans doute, reprit le valet de chambre, vous avez daigné la lui accorder ?

—De quoi vous mêlez vous, mon cher ? répliqua fort impertinemment la chambrière, j'ai accordé, ou j'ai refusé, selon mon bon plaisir... Ceci ne regarde que moi.

—C'est trop juste !... recevez mes excuses, soubrette illustrissime, et pardonnez-moi mon indiscretion.

Nos lecteurs ont deviné déjà que le prétendu porte-balle n'était autre que Roland de Lascars, en quête de renseignements utiles. Ajoutons

qu'après son départ, Gertrude avait mis en lieu sûr une bourse de longueur respectable, qui semblait agréablement garnie de pièces d'or. Gertrude, convaincue qu'elle parlait à un amoureux déguisé (sans doute l'inconnu du bal de l'Opéra), n'avait fait aucune difficulté de répondre à toutes les questions du faux colporteur, et Lascars, en quittant le château, se trouvait parfaitement au fait des moindres habitudes et du genre de vie quotidien du marquis et de la marquise à Port-Marly. Il était même instruit du prochain mariage de mademoiselle d'Hérouville et du comte Hector de Rieux, mariage retardé seulement par la maladie de M. de Reilly, l'oncle d'Hector. Enfin, le chef des pirates n'ignorait rien de tout ce qu'il avait intérêt à savoir. Le reste de la semaine s'écoula dans un calme profond pour tous les hôtes du château, et non-seulement dans le calme, mais dans la joie, car une lettre du comte de Rieux apporta l'heureuse nouvelle qu'un mieux subit et inattendu, déjouant toutes les prévisions des médecins, se manifestait dans l'état de son oncle, ce qui donnait au jeune homme l'espoir bien fondé de se retrouver prochainement auprès de Mathilde. Le dimanche au soir, une estafette du ministre de la guerre fit à cheval une entrée bruyante dans la cour d'honneur. Ce courrier de cabinet apportait une dépêche au marquis d'Hérouville. Le ministre mandait Tancrede à Paris pour une affaire urgente, et lui assignait un rendez-vous dans la matinée du lendemain. La position officielle de notre héros faisait de lui le subordonné du ministre... Il s'empressa donc de répondre, quoique fort à contre cœur, qu'il serait, à l'heure dite, aux ordres de Son Excellence, et en effet, le lundi, à huit heures du matin, il monta en carrosse et partit pour Paris, en annonçant à Pauline que selon toute probabilité son absence durerait trois jours. A peine le bruit des roues avait-il cessé de se faire entendre sur les pavés de la route, que la marquise se souvint, avec une netteté funeste, des événements accomplis quelques mois auparavant, lorsqu'elle s'était trouvée seule pendant une journée et pendant une nuit dans ce même château, et une terreur profonde et involontaire s'empara de son esprit. Mais elle se repré senta énergiquement à elle-même que cette terreur était insensée, puisque les plaines immenses de l'Océan la séparaient du baron de Lascars, le seul homme au monde qui fût son ennemi. A force de raisonnements, elle vint à bout de se persuader qu'aucun danger ne la menaçait ; peu à peu le calme rentra dans son esprit, surtout grâce à la présence et la gaieté de Mathilde, et elle réussit à surmonter ses inquiétudes, sinon à les chasser complètement. Dans l'après-midi de ce jour, elle suivait d'un pas lent l'une des longues allées droites, bordées d'ormes, de tilleuls et de marronniers, qui montaient par une pente presque insensible jusqu'au sommet des coteaux voisins. Les deux enfants et mademoiselle d'Hérouville jouaient tout près de là sur les gazons déjà verts comme l'émeraude. Ils poursuivaient les papillons naissants et cueillaient à qui mieux mieux les primevères et les marguerites à peine écloses. Pauline les regardait avec ravissement, et ses lèvres un peu pâlies ébauchaient un sourire mélancolique et doux. Un bruit de pas se fit entendre sur le sable de l'allée. La jeune femme tourna la tête et vit Gertrude qui se dirigeait rapidement de son côté avec une physionomie tout à la fois affairée et mystérieuse.

—Qu'y a-t-il, Gertrude ? demanda madame d'Hérouville, pourquoi venez-vous me chercher ici ?

La camériste promena d'abord ses regards autour d'elle, comme si elle avait eu la crainte la plus vive et la mieux fondée que ses paroles ne fussent entendues par d'autres oreilles que celles de sa maîtresse, et, après quelques secondes de ce manège, elle finit par répondre, d'une voix très-basse et d'un ton tout particulier :

—Une visite pour madame la marquise.

—Une visite !... répéta Pauline étonnée.

—Oui, madame la marquise.

—Depuis quand, mademoiselle, entre-t-il dans vos fonctions d'annoncer les visiteurs ?

—Madame la marquise, Laurent est sorti, et c'est à moi que le valet de pied Champagne a conduit ce gentilhomme.

—Vous savez bien que je ne reçois pas !...